



La dernière ligne droite d'Yves Gibeau

Né en 1949, poète, romancier, auteur d'essais sur les arts et de récits de voyage, Bernard Chambaz est passionné par les sports en général et en particulier.

La ligne droite, c'est le titre d'un très beau roman dont le héros est un coureur allemand de 800 mètres qui a perdu un bras pendant la guerre sur le front soviétique et qui renaît à la vie grâce à la course. Yves Gibeau l'a publié en 1956 et il a emporté le Grand prix de littérature sportive dans la foulée. Les éditions « en exergue » ont eu l'excellente idée de le rééditer cet été.

Une préface de Philippe Delerm, qui s'y connaît en pointes et en lettres, n'y va pas par quatre chemins. Il postule qu'on n'écrira « jamais rien de mieux sur l'athlétisme », pour le moins.

À l'époque, André Wurmser avait noté joliment que « ce livre se lit comme il est écrit, d'un trait ». C'est drôle, parce que cette édition reproduit un fac-similé de la première page du manuscrit, tapé à la machine, plein de ratures. Ce qui est certain, c'est qu'il se lit d'un trait, comme un 800 mètres. Et que le 800 mètres est sans doute la distance reine. Le héros l'a couru en 1 mn 47 sec. L'amateur qui est descendu en dessous des 2 mn sinon des 2 mn 10 sec a de quoi être essoufflé mais joyeux. Et il sait que la ligne droite c'est surtout la dernière ligne droite, les quatre-vingts derniers mètres.

Antimilitariste

Auteur d'Allons z'enfants qui s'était vendu à plus d'un mil-

lion d'exemplaires, Gibeau avait ensuite renoncé à publier à cause des critiques malveillantes proférées par les petits maîtres. On pouvait toutefois lire ou relire ses articles sur l'épreuve de marche à pied Paris-Colmar ou sur Louison Bobet. Il était antimilitariste, fasciné par la guerre, la première, et par les paysages où elle s'était déroulée. À sa mort, enterré à côté d'un obus de 75 qui aurait amusé Apollinaire, « il finit par rejoindre son paysage ».

Les fantômes du chemin des Dames

Cette phrase nous la devons à Gérard Rondeau – qui a rejoint à son tour Gibeau et les paysages qu'ils avaient arpentés. Il lui avait consacré tout un beau-livre sans égal, Les fantômes du chemin des Dames, où il y a beaucoup de lignes droites, sous la pluie, le soleil ou la neige, dans un noir et blanc et gris splendide. J'en ai justement revu quelques-unes cet été au Chambon-sur-Lignon où ses photographies étaient exposées en six lieux uniques.

Gibeau aimait le sport à une époque où la plupart des « intellectuels » le méprisaient – nous sommes quelques-uns à l'avoir vécu encore, une génération après lui. Jusqu'à la fin de sa vie, il pratiqua au plus haut niveau une autre discipline athlétique moins âpre mais exigeante, les mots croisés où il courait après son ombre. Rondeau, j'ai eu la chance de le connaître. Gibeau, j'aurais aimé.

Gibeau aimait le sport à une époque où la plupart des « intellectuels » le méprisaient